

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du
JOURNAL,
Rue du 25 Mai n. 67.

HONNEUR ET PATRIOTISME

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le lendemain de fête, excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, ou on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX
de
L'ABONNEMENT
3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Jeudi 22. — Passage du Rhin (Allemagne), par le général Dessaix (1796).

A DATER DU PREMIER JUILLET L'ABONNEMENT AU PATRIOTE FRANÇAIS EST PORTE DE TROIS PIASTRES A TROIS PATACONS.

MONTEVIDEO.

HOPITAL FRANÇAIS.

Nous croyons aller au devant des vœux de nos compatriotes, en publiant la circulaire du comité de souscriptions pour l'Hôpital français. Nous le faisons dans le but unique de donner plus d'ordre et d'ensemble aux vues bienfaisantes de nos concitoyens et de toutes les personnes généreuses qui voudront bien joindre leurs offrandes aux leurs. Il est connu de tous que la charité française n'a pas besoin de stimulant, qu'elle sait se produire de son propre mouvement et sans publicité. C'est donc simplement pour convoquer à une œuvre humanitaire toutes les âmes bien disposées, que nous enregistrons dans nos colonnes la pièce suivante :

Messieurs,

Depuis long-temps Montevideo éprouvait le besoin d'un établissement où les Français dans le malheur pussent trouver ces soins empressés et gratuits que les hôpitaux de notre patrie offrent généreusement à tous les malades nécessiteux. Cet établissement vient d'être créé.

DES CE JOUR TOUS LES FRANÇAIS MALADES NECESSITEUX ONT UN HOPITAL POUR LES SOIGNER.

La majorité des résidents français et bon nombre de familles des autres nations, laissant de

côté la pensée politique qui avait présidé à la création de cet établissement, se sont associés avec générosité à cette œuvre humanitaire.

Aujourd'hui la commission, forte de ses premiers succès et de la sublimité de la tâche qu'elle s'impose, a résolu l'existence à perpétuité de l'hôpital français. Aucun effort ne lui coûtera pour réussir à compléter son œuvre; mais, pour subvenir aux frais journaliers d'un hôpital, destiné à recevoir les malades nécessiteux d'une population d'au moins 15000 habitants, il lui faut les secours de tous.

Pleine de confiance en la pitié charitable des habitants de Montevideo, et particulièrement de tous les Français, la commission s'adresse à tous pour obtenir une souscription mensuelle. Sa voix sera entendue; c'est le cri du malade qui implore.

CONDITION DE LA SOUSCRIPTION.

Les personnes, qui souscrivent pour l'hôpital français, prennent l'engagement formel de verser à la fin de chaque mois, entre les mains du trésorier, le montant de leur souscription pour l'hôpital français.

MODE DE RECouvreMENT.

La souscription mensuelle est payable à présentation, le dernier samedi de chaque mois, contre un reçu du trésorier.

MONTANT DES SOUSCRIPTIONS, après quelques visites seulement.

Souscriptions mensuelles.... \$ 118 580
En argent une fois donné 79 660
Les anonymes français ont souscrit mensuellement l'un pour 8 piastres, et l'autre pour 15.

Quelques noms orientaux sont venus se joindre à ceux des souscripteurs français.

HOPITAL FRANÇAIS.

Blessés.
Français 11

Italiens.	3
Espagnol.	1
<hr/>	
Ficoreux.	15
Français.	12
Italiens.	2
<hr/>	
Sortis guéris.	14
Français blessés.	5
Idem. Serraux.	4
<hr/>	
Evacué à l'hôpital de la Charité.	1
<hr/>	
Morts depuis le 2 juin.	
Français blessés à la 1 ^{re} sortie.	3
Italien blessé à l'affaire du Cerro.	1
<hr/>	
TOTAL.	43

LE GENERAL DON FRUCTUOSO RIVERA.

(Traduit de l'espagnol.)

Nous ne prétendons pas écrire une biographie de cet illustre champion de la République Orientale. Les limites d'un article de journal, consacré à examiner les questions et les passions multipliées et diverses, ne permettent pas. Nous nous occuperons seulement de faire comparaître devant le tribunal de la raison publique les calomnies que Rosas a répandues contre lui dans les articles qu'il vient de publier dans sa gazette.

Chaque fois qu'il prononce le nom du général Rivera, il y ajoute l'épithète de *Pardejan*. Rosas a l'habitude de donner des surnoms à ses ennemis, et, pour cela, il ne choisit pas les paroles qui représentent les qualités morales de la personne, mais bien leurs défauts physiques: c'est une manie qui a survécu à ses relations amicales avec les *sauvages* de la Pampa qui tous, distinguent leurs amis et leurs ennemis par des sobriquets dérivant, soit de la couleur de la peau, de l'apparence ou des signes particu-

FRUILLETON.

SOUVENIRS DE LA REPUBLIQUE.

MEMOIRS D'UN BOURGEOIS DE PARIS.

PREMIER EPISODE.

UNE FEMME CELEBRE.

(Suite.)

Il fallut lui faire voir une nouvelle carte de Paris pour le détromper.

Cependant l'exil commençait à peser à Caroline: ses relations avec quelques conventionnels lui permirent enfin de rentrer en France et de se retirer à Versailles, où elle vécut deux années dans la retraite. Ce fut alors que je la connus. Elle travaillait pour un marchand de musique nommé Boyer, espèce de cancre, disait-elle, qui avait gagné cinq cent mille livres à mettre des impôts sur les arts mendiants. Le bruit des massacres de Paris

lui arrivait en vain. Comme tout le monde, elle avait cessé de l'écouter. Je m'en étonnai un jour avec elle.

— Il n'est rien d'éternel, me répondit-elle, les pleurs finissent par se tarir, l'esprit s'accoutume aux terribles images, et le besoin de consolations cons le déjà.

Elle était venue une seule fois à Paris pour voir une des fêtes publiques et s'était beaucoup amusée de cette procession armée, des petits temples, des grandes couronnes civiques et des Romains habillés à l'espagnols.

Cependant elle ne put se soustraire à toutes les manies de l'époque; son imagination active avait besoin de changements, de projets, et le tourbillon du monde auquel elle était accoutumée lui manquait. Je la trouvai un jour fort sérieusement occupée de la création d'un club de femmes non politique, mais social, comme on dirait aujourd'hui; elle en avait rédigé le programme, qui avait toute la couleur philosophique du temps. Je ne puis malheureusement le donner en entier, mais je me rappelle que chacune devait y tracer de quoi satisfaire ses goûts. Les coquettes y discutaient les questions de modes, les femmes sensibles brodaient, les mères parlaient éducation, et les jeunes filles lisaient une élc-

gie sur la fragilité des roses. C'était du Demoustier tout par sous forme de règlement.

J'eus quelque peine à dissuader Caroline de son projet. Les terroristes étaient encore tout-puissants, et l'ancienne protégée de Marie-Antoinette ne devait son repos qu'à l'obscurité à laquelle elle s'était condamnée. Le moindre signe de vie pouvait, en la rappelant, la conduire à l'échafaud. Elle finit par le comprendre et laissa là son club pour retourner à ses romances et à ses sonates; mais les ressources qu'elle tirait de ces travaux étaient bien faibles, et depuis quelque temps les pertes s'étaient succédées dans sa famille. Il fallut louer à un fournisseur la vaste maison qu'elle avait jusqu'alors habitée avec sa mère. Cette nécessité fut d'autant plus cruelle pour Caroline qu'elle avait là toutes ses habitudes et tous ses souvenirs. Elle obtint du nouveau locataire une nouvelle chambre sous les combles, d'où elle pouvait au moins voir le jardin; mais on la lui redemanda bientôt afin d'y loger un valet de chambre. J'assistai à son entrevue avec le fournisseur, et je crus encore voir cette figure plate et sèche, entendre cette voix de porteur d'eau qui affectait une insolence de

liers du visage, du corps et des membres. Tout individu, tout peuple sans civilisation aime l'usage de ces surnoms. Et Rosas est tellement émerveillé de celui dont il a baptisé le général Rivera, qu'il a le bon goût et la délicatesse de l'employer dans tous les documents officiels, et même dans sa correspondance diplomatique avec les puissances européennes et les états américains.

Pardejon veut dire mulâtre, et c'est ainsi que le traduit toujours le *British Packet*. Il est, en vérité, étrange que le patriarche de la *masor que*, le dictateur de la populace s'empare d'une particularité commune à presque tous ses sectaires, pour en flétrir ses ennemis; ne dirait-on pas que c'est le commandeur d'un ordre de chevalerie, qui s'oppose à ce que quelqu'un porte la croix de l'ordre sans avoir fourni ses preuves de noblesse. Dans le Rio de la Plata, appeler une personne mulâtre, dans le but de la déprécier dans l'estime publique, c'est un contre sens historique et politique. Sept cents ans de domination mauresque ont mêlé dans les veines de nos pères espagnols une assez forte quantité de sang africain. Trois cents ans de traite des nègres, trois cents ans pendant lesquels la population de notre pays a été constamment composée de près d'un tiers, peut être moins, de mulâtres et de nègres, doivent avoir contribué à ce que le sang africain soit encore quelque peu mélangé avec le nôtre.

Il est vrai, que, sur notre rivière de la Plata, le sang africain se trouve combiné avec les autres, en proportion moindre toutefois que dans certaines provinces de la Colombie et dans le Brésil, où les mulâtres forment une classe sociale respectable, et peuvent affirmer avec orgueil que les destinées prochaines de l'empire seront entre les mains de la race mulâtre.

Dans le Rio de la Plata nous ne pouvons pas rappeler de nobles aïeux, et toujours nos compatriotes ont dédaigné ces distinctions aristocratiques dont les autres peuples se sont montrés si avides. La cour de Madrid nous envoya, dans le dernier siècle, un assortiment complet de croix, d'ordres et de titres; mais nos pères, qui se trouvaient presque tous, dans l'origine,

grand seigneur. Elle lui parla d'abord de son attachement pour la maison dont il voulait la chasser, de l'amie d'enfance qu'elle y avait perdue. Il haussa les épaules en disant qu'il n'entendait rien aux romans. Elle rappela alors que le jardin avait été fait sous ses yeux et par ses soins, qu'elle avait élevé le colombier.

— Emportez les planches, interrompit l'enrichi.
— Planté les fleurs.
— Mon jardinier vous les paiera.
Elle finit par demander un délai.
— J'attendrai jusqu'à demain, répondit le fournisseur, puis je fais tout jeter par la fenêtre...
J'étais indigné, je voulais répondre; Caroline m'entraîna, et le jour même elle avait trouvé une autre demeure; mais elle vous de ce moment une haine implacable aux parvenus, et nous la verrons plus tard prouver par sa conduite combien le souvenir de cette scène était demeuré vivant dans sa mémoire.

II.

On ne peut imaginer aujourd'hui le changement subit et visible que la révolution du 9 thermidor produisit dans l'aspect de Paris. Les bandes débraillées qui parcouraient les rues s'éclipsèrent tout à coup et l'on vit enfin reparaitre ces honnêtes figures de bourgeois qui se cachaient depuis si longtemps. Les étalages se montrèrent de nouveaux; les cris des marchands se firent entendre; les volets fermés se rouvrirent; chacun mit la tête à la fenêtre pour prendre l'air. On eût dit la levée d'un siège ou la fin d'une peste.

Mais ce fut bien autre chose quand l'étonnement causé par cette soudaine révolution fut passé. A la première hésitation succéda une confiance et une joie qui allaient jusqu'au délire; on eût pris la population entière pour une troupe d'écliers longtemps retenue sous clé.

Caroline Waitet ne fut point la dernière à profiter

des misères, artisans, industriels, propriétaires et marchands, les renvoyèrent avec mépris. Dignes fondateurs d'une nation essentiellement démocratique par son origine, ses habitudes, ses instincts, et qui conservera intactes l'égalité sociale et la doctrine de la souveraineté du peuple, lorsqu'elles auront disparu du reste de la terre.

Certes, appeler le général Rivera mulâtre pour lui faire affront, lorsque le président de Venezuela est fier de l'être, lorsque la république d'Haïti, avec sa population de mulâtres maintient sa dignité, ses institutions et son indépendance, c'est le comble du ridicule, c'est une preuve de pauvreté intellectuelle de la part de celui qui a recours à de pareilles armes.

Mais, si c'est un mérite d'être pur de sang africain, le général don Fructoso Rivera n'a pas à reprocher son origine à la fortune. Ses parents, appartenant à une famille honorable de Corlova, d'où ils étaient originaires, vinrent dans ce pays et figurèrent avec distinction parmi les principales familles. Sous le régime espagnol, don Pablo Rivera, père du général Rivera, fut alcalde et membre du conseil municipal de cette ville; et certes, dans cette place forte, abri protecteur de la marine espagnole, un mulâtre n'aurait pas été honoré de cette charge délicate de conseiller. Don Pablo Rivera n'était pas mulâtre, il n'appartenait pas non plus à la classe pauvre du pays; mais il appartenait bien à la classe la plus distinguée des estancieros; son établissement était un des plus beaux et des meilleurs qui existassent sur les bords du Rio Negro.

Don Pablo Rivera fut l'un des premiers patriotes de ce pays; c'est pour cela qu'il fut poursuivi par l'autorité espagnole et détenu dans la citadelle de cette capitale, pendant que son fils don Fructoso s'enrolait en qualité de cadet, comme fils de famille notable, dans les rangs de l'armée de la patrie; Il se fit toujours distinguer par sa bravoure dans les différents sièges de cette place, occupée par les armées du roi d'Espagne.

Sa carrière continua d'être brillante; elle fut embellie par de glorieux triomphes; ce qui

d'un tel retour à la joie: elle accourut à Paris pour ce bal des victimes où ne pouvaient danser que ceux qui avaient vu périr sur l'échafaud un parent ou un ami, et y rencontra quelques-unes de ses connaissances d'autrefois. Plus qu'aucune autre elle avait souffert de la solitude imposée par le règne de la terreur; aussi s'élançait-elle avec une sorte de délire dans le tourbillon de plaisirs qui venait de s'élever. Je fus près de trois années sans la revoir autrement que dans les jardins publics ou aux spectacles, où sa beauté, son élégance et sa célébrité fixaient sur elle tous les yeux. J'appris seulement qu'elle était restée dans l'intimité de Mme Tallien et associée à toutes les fêtes de cette impératrice de la beauté.

La société offrait du reste, à ce moment, un spectacle aussi curieux qu'étrange. Bouleversée par la révolution jusque dans ses fondements, elle s'était tout à coup reconstituée dans un intérêt, non d'ordre, mais de plaisir et pour ainsi dire au hasard: ainsi y voyait-on, côte à côte, le terroriste devenu millionnaire, le gentilhomme transformé en fournisseur, la grisette veuve d'un général et la grande dame mariée à un laquais, mais par dessus tout des hommes de loi, des prêteurs sur gages et des banqueroutiers enrichis par une douzaine de malheurs.

Les femmes en étaient revenues aux plus beaux temps de la régence; on se prenait, on se quittait sans mystère comme sans honte. Une de ces beautés à la mode qui avait changé d'amour, par crainte de monotonie, regardait devant son nouvel adorateur un billet du favori détrôné qui lui redemandait son portrait. Elle souleva la femme de chambre.

— Estalalie, dit-elle tranquillement, remettez au porteur la miniature de Charles B....

— Où la prendre, madame!

fait surtout honneur à don Fructoso Rivera c'est qu'il fut le chef, sous le général Artigas, qui respecta le plus l'ordre, la sécurité individuelle et la propriété. Comme l'éprouvèrent les espagnols résidant dans cette ville, lorsque Rivera, nommé commandant d'armes, à l'époque d'Artigas, les protégea et les sauva dans leurs biens et leurs personnes, qui étaient si exposés et dans une position si précaire.

Ce fut le dernier chef du pays qui déposa les armes en face du pouvoir écrasant des Portugais, qu'il combattit, jusqu'à ce qu'il eut brûlé sa dernière cartouche.

Respecté de ses ennemis même, les oppresseurs de son pays essayèrent en vain de le rallier sous leur drapeau. L'empereur du Brésil, don Pedro 1er, tenta de l'éblouir avec de splendides honneurs et des prévenances; mais rien ne put effacer l'amour de la patrie du cœur de Rivera. Il resta fidèle à son pays, et conserva, avec un soin vigilant, son influence populaire, qui depuis fut d'une importance vitale pour la cause de l'indépendance.

Lorsque les 33 libérateurs foulèrent le sol oriental, il leur prêta sa force et son appui. S'il eût suivi l'étendard des oppresseurs étrangers, ces 33 patriotes eussent été seulement fameux par leur martyre, et le pays eût continué à être regardé avec mépris comme une colonie s'balterne.

À la suite de la victoire del Rincon de las Gallinas, gagnée par les efforts de Rivera, la cause de l'indépendance prit vie et consistance.

Le général Rivera eut la plus belle et la plus grande part à la bataille de Sarandí. Partout où se porta la colonne sous ses ordres, les phalanges impériales cédèrent. Ce fut lui qui, dans cette journée mémorable, fixa la fortune du côté des armes de sa patrie.

(La suite au prochain numéro.)

ERRATUM.

Dans notre numéro d'hier, à la 3me page, 1re colonne, 9me ligne, après ces mots: *ni un consul, il faut être le membre du phrasan*... *hostile à un gouvernement auprès auquel il est accablé, et à ses nationaux dont on prétend qu'il est l'appui.*

— Dans mon bonheur du jour.

— Je crains de ne pouvoir le trouver.

— Pardonnez-moi, vous n'avez qu'à chercher dans le tiroir de châtain-clair.

Une autre anecdote qui amusa pendant huit jours les cercles et les foyers rappelle les meilleures aventures de Richieu ou de Lauzun. Un jeune officier est surpris par une patrouille de nuit au moment où il s'échappe d'une maison qui n'est point la sienne. L'officier de police, qui le prend pour un voleur, l'arrête et lui demande sa carte.

— Plus bas, de grâce, dit le jeune homme en imposant silence de la main.

— Pourquoi plus bas? il n'y a point de malade ici et je vous demande votre carte.

— Je ne l'ai pas.

— Alors suivez-moi; on saura votre nom et pourquoi vous sortiez de cette maison.

— Silence, au nom du ciel! ou vous me perdez.

— En route, vous dis-je.

— C'est impossible, citoyen; il faut que je reste ici. Je suis... puis qu'il faut vous le dire... je suis... un mari trompé.

— Cela empêche-t-il d'avoir sa carte?

— Je songerai bien à ma carte, vraiment... Je l'ai laissée chez moi.

— Ainsi cette maison...

— Est la mienne; tout le monde sait mon nom et connaît ma femme.

— Ça, c'est la vérité, reprend un Auvergnat faisant partie de la patrouille comme remplaçant; même que j'ai un pays commissionnaire dans le quartier et qui apporte souvent à la citoyenne des lettres d'un blondin...

— C'est lui que j'attends, reprend vivement le jeune homme, je veux avoir une preuve pour solliciter le d-

MINISTÈRE DE LA GUERRE ET DE LA MARINE.
Montevideo, le 20 juin 1843.

La communication de tous les points occupés actuellement, ou temporairement par l'ennemi, est prohibée par d'antérieures résolutions du gouvernement.

Dans ces points, a dû se comprendre toujours le *pantano*, et toute la côte comprise entre le *Cerro* et la playa, dite de l'*Aguida*, parce que le premier est, habituellement fréquenté, par les forces des assiégeants, et les autres points le sont accidentellement.

Toute cette côte étant comprise dans le port, est soumise à sa police et surveillance, d'autant plus, que sans aucune exception, elle se trouve sous les feux de nos postes militaires, et de nos canonniers.

Le motif d'acheter des vivres frais sur quelques-uns de ces points, qui a été toléré aux embarcations des navires de guerre ne peut être considéré comme légitime; d'autant plus que l'achat de ces vivres, est un commerce, qui facilite à l'ennemi des ressources pécuniaires.

L'accès, de ces mêmes embarcations de guerre a déjà donné lieu à diverses contradictions, et réclamations peu légitimes. Circonstances qu'à déplorées le gouvernement, son devoir est d'en éviter la répétition; par ces fondements, vu la nécessité de satisfaire aux exigences de la guerre, il a accordé et décrété :

Art. 1er. Est absolument prohibée toute communication et accès pour quelques motifs que ce soit à toute espèce d'embarcation et personnes; de tous, ou quelques points de la côte, en dedans du port compris depuis le *Cerro* jusqu'à la portée de canon de la tête de gauche de la ligne de fortifications.

Art. 2. Est également prohibée toute communication bien que ce ne soit pour commerce, avec tous les autres points hors du port, non autorisés et qui se trouveraient occupés par les assiégeants.

Art. 3. Les embarcations qui pour quelque motif que ce soit, aient à aller au *Cerro* excepté les embarcations nationales de guerre, ou les chaloupes avec le pavillon de la capi-

tainerie du port, devront solliciter un permis au ministre de la guerre, avec lequel ils se présenteront à l'île des Rats, et à l'escadrille pour le faire viser par les chefs respectifs de chacune d'elles.

Art. 4. La surveillance de l'exécution de ce décret, se recommandant aux commandants de l'île des Rats, de l'escadrille nationale et du *Cerro*, chacun dans l'extension des côtes que couvre leur feu.

Art. 5. Qu'il soit communiqué avec expédition au ministre des relations extérieures, publié et affiché et inséré dans les journaux pendant huit jours consécutifs; et inséré aussi, au registre national.

SUARZ.
Melchor PACHECO y OBER

NOUVELLES DU SOIR.

Les journaux que nous avons reçus de Buenos Ayres vont jusqu'au 20. La *Giceta* continue ses sermons.

On a commencé de publier un nouveau journal en trois langues, sous le titre de *Archivo Americano*; consacré spécialement à recueillir tous les sophismes qui peuvent favoriser la cause de la tyrannie de Rosas.

— Les lettres annoncent que deux bâtiments de guerre ont débarqué 200 hommes à la Colonia; une partie des *Serenas* et des invalides s'étaient embarqués sur l'escadrille.

— Nous apprenons qu'on a fait ouvrir le port depuis le fort San José jusqu'à l'île des Rats. Si l'escadre du tyran de Buenos Ayres veut entrer, elle le peut; la porte est ouverte.

— Par le bâtiment de transport *Avuna*, venu de Rio Grande, on apprend qu, le 27 du mois passé, la seconde division de l'armée Impériale sous les ordres de Bento Manuel, a battu et mis en déroute à *Poncho Verde* les forces républicaines de cette province commandées par Bento Grunilz, Canavarro et Netto, et leur a pris 1000 chevaux, un certain nombre de prisonniers, deux bœufs, trois pièces de campagne et une quantité de provisions de guerre.

— Suivant une communication du commandant de la forteresse du *Cerro*, en date d'hier, une force de cavalerie ennemie est venue

jusqu'au *Cerrito*, amenant un peu de bétail.
— L'Escadre ennemie, composée de 8 voiles, s'est montrée de nouveau à notre vue; elle est mouillée au S. O. Il paraît que deux des bâtiments sont de transport.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Entrée du 21 juin.

Havre, brick français *Philomèle*.
Maldonado, goëlette anglaise *Commodore Purvis*, avec annuaire.
Maldonado, polacre sarde *Siempre*, idem.
Maldonado, brick sarde *Colombe*, idem.
Cadix, barque espagnole *Iberia*, à ordre.
New-Castle, brick anglais *Hannulh*, à P. Duplessis, avec 360 ton. charbon.
Les Canaries, brick espagnol *Ciunica*, à Lafou, avec 145 passagers, 343 ton. charbon.
Lisboa, barque anglaise *Asio-Express*, à ordre.
Gènes, brick sarde *San José*, à Rosillane.
Un brick goëlette brésilien, suit pour Buenos Ayres.
Gènes 25 paves, brick barque sarde *Amistad*, à ordre, avec 20 ton. bois à brûler, 20 caissons albatre, 18 colis eff. ts, 15 passagers.
Havre 55 jours; brick français *Phaladelle*, à ordre, avec vins, briques, pommes de terre, planches, légumes, et autres effets.
Cinq navires à l'est.

En vue.

8 navires de guerre ennemis, au Sud-Ouest.

VARIETES.

BELLEDE CLAIRE.

IMITÉ DE GOETHE (TRAGÉDIE INTITULÉE EGMONT.

I.
Écoutez! Le tambour sonore,
Près des murs que le soleil dore
Du feu de ses rayons mourants,
Prolonge, instrument de tempête,
Ses roulements qu'au loin répète
L'Écho qui va au gré des vents.

Clairon, ta voix grêle
Par instants se mêle
À ce bruit profond,
Et ton cri réveille
L'ardeur qui sommeille
Dans le cœur d'Egmont.

Les grenadiers étaient coiffés d'une boule d'acier et les canonniers revêtus d'un manteau couleur de feu. Quant aux Cosaques, ils portaient de longues robes, une lance peinte en gris et une peau dont ils ne se servaient jamais. Enfin les Kalmoucks avaient des carquois, des flèches et un visage moitié plus large que celui des autres hommes.

Je risais encore de cette fantastique description lorsqu'une main se posa sur mon épaule. Je me détournai; un jeune homme se tenait derrière moi en souriant d'un air de connaissance. Je posai une exclamation, d'abord de doute, puis de surprise: c'était Caroline Vuilet elle-même.

— Vous! m'écriai-je, ainsi vêtue?

— Que trouvez-vous à reprendre dans mon costume? dit-elle gaiement; n'est ce point celui de nos plus élégants aînés? Voyez plutôt: le collet français, les manches de Gilles, la taille en grèpe et les colottes à la Honbongri. Mais il faudrait un voir à cheval, m'as-tu cher; Brossi (1) lui-même en est dans le ravissement. Il n'est pas un seul de nos incroyables qui sache porter les jambes plus en dehors, les bras plus en arrière et le menton plus en avant. Mais faites-moi place près de vous, s'il vous plaît, en voyant mon étonnement, je vous en dirai davantage.

Je fis apporter des glaces, et Caroline m'apprit ce qui lui était arrivé depuis son retour à Paris. Une liquidation, des prêts recouvrés, le travail dans les journaux, la vente de quelques sonnettes lui avaient à diverses reprises procuré de l'argent; mais les théâtres, le jeu, Tiroli et surtout la marchandise de modes avaient successivement tout dévoré.

(1) Marchand de chevaux célèbre de l'époque.

(La suite à sa prochaine numé.)

force; vous ne voudriez pas m'en empêcher. Je suis ici dans l'intérêt des peuples, citoyens; ma cause est celle des maris, et comme il doit y en avoir parmi vous qui le sont....

— Tous, tous, s'écrièrent les patrouilleurs.

— Alors, vous me servirez de témoins et vous me prêterez main forte au besoin.

— Certainement, dit l'officier; mais voyez donc.... Quelqu'un vient de ce côté....

— Justement, il frappe à la porte de votre femme, observe l'Auvergnat....

— C'est lui! s'écria le jeune homme.

Il venait, en effet, de reconnaître le véritable mari. La patrouille s'avance aussitôt à petits pas; le nouveau venu est entouré, saisi; il veut protester, mais on ne l'écoute point et on l'entraîne au poste voisin. C'est là seulement que tout s'explique et que l'officier reconnaît qu'il a été la dupe d'une mystification; malheureusement il était trop tard pour s'en venger, le mystificateur avait disparu.

On comprend qu'un tel relâchement des mœurs devait se révéler en toutes choses. On le voyait dans les livres, dans la conversation, dans les arts. Les vitres des marchands ne présentaient plus qu'images galantes. Aucun de mes contemporains n'a dans doute oublié l'immense succès de la plus décente de ces œuvres: *Et qui! il est déjà dix heures!* Voici en quels termes une gazette de l'époque, écrite pour les femmes, annonçait l'apparition de cette gravure. Le style du journaliste fera mieux comprendre que toutes mes paroles quel air souffrait alors sur Paris.

« Ce charmant ouvrage fait autant d'honneur au génie qui l'a conçu qu'à celui qui l'a exécuté. Ce n'est ni la guerre de Troie ni celle des Titans, encore moins la chute des anges précipités. L'Amour a conduit le

burin, l'Amour tel qu'on le voyait autrefois quand l'homme avait son innocence. Deux jeunes amans paraissent écouter en silence l'heure qui sonne la séparation. La femme, le bras en avant, s'attache lentement au charme, en écoutant les vibrations de l'horloge. Son heureux vainqueur la regarde avec ivresse, et son doux regard semble dire: "Je reviendrai demain." Un tout petit Amour caché la canne et le chapeau, tandis qu'un autre arrête avec le bout d'une flèche le balancier de la pendule. Il est impossible qu'un doux souvenir ne soit mêlé pas à l'admiration qu'inspire cet ouvrage."

Une autre gravure, servant de pendant à celle-ci, représentait le retour de l'amant vers lequel s'élançait la jeune femme, tandis qu'un des Amours mettait un bandeau sur les yeux de la Prudence.

Telles étaient les gravures que l'on annonçait comme destinées à orner l'appartement des jeunes filles.

À la vérité, les gravures étaient encore plus modestes que la réalité. Le vêtement grec était alors adopté par les femmes. Que l'on se figure la tunique des anciens portée avec des chapeaux à l'éléphant, des châles de casimir brodé, des pelisses garnies de fourrures et des ridicules en velours cerise!

C'était surtout à Trioli, aux jardins d'Italie, à Montseaux, à Bellevue et à Frascati que se réunissaient cette foule de déesses demi-nues, que les merveilleux du temps appelaient les médailles de Caracalla. Ce fut dans ce dernier endroit que je retrouvai Caroline Vuilet.

J'étais occupé à parcourir un journal allemand qui donnait de l'armée russe, dont nous étions menacés, une description à effrayer toutes les nourrices et tous les enfans de la république. Cette armée, forte de cent mille hommes au moins, au dire du journaliste germanique, était composée de soldats de vingt quatre à quarante ans, ayant tous des queues et point de moustaches!

Je l'aime, quand sa main précipite ou modère
Les boules échevelées de son grand coursier noir,
Quand le manteau brodé par les doigts de sa Claire
Se soulève agité par les brises de soir ;
Je l'aime, quand, pensif, au crépuscule sombre,
Avec ses escadrons il passe comme une ombre,
Et sourit à mes pleurs qu'il ne fait qu'entrevoir.

II.

Ah ! s'il faut encor que la guerre
Pour l'espoir d'un nom éphémère,
Te mêle aux querelles des Rois,
Mon ame, oiseau triste et fidèle,
Te suivra, couvrant de son aile,
Ton front que j'ai baisé deux fois.

Va ! la gloire est vide ;
Un poison livide
En flétrit la fleur
Qui, si tu la cueilles,
Livra ses feuilles
Au vent du malheur.

Où ! ne me quite pas... Qu'un ange au doux visage
Te dise : " Egmont, demeure où tu fus tant aimé !"
Que du bonheur passé la ravissante image
Te rende, ô mon Egmont, ton cœur accoutumé ;
Que l'oubli sur tes yeux ne jette pas son voile,
Et que de mon amour la radieuse étoile
Ne brille pas en vain à ton regard fermé !

III.

Mais si ton courage préfère
Au foyer si doux de ma mère
Le bivac et ses feux épars,
A ma voix le fracas des armes,
A mon allégresse mes larmes,
A ta Claire tes étendards !

Donne moi, de grâce,
Pesante cuirasse,
Corselet d'acier,
Un fer que l'on craigne,
L'éperon qui saigne
Aux flancs du coursier !

Dans la mêlée ardente où le carnage fume,
Comme un démon allé tu verras près de toi,
Passer et repasser mon cheval blanc d'écume...
Je te suivrai partout, comme un page son Roi !
Tu connaîtras, ingrat, ce que c'est qu'une femme ;
A mon dernier soupir, Dieu lira dans mon âme :
" Mieux vaut mourir pour lui que de vivre pour moi !"

A. DELACOUR.

AVIS DIVERS.

AVIS.

Les Dames Françaises, qui se sont occupées de la
souscription pour l'Hôpital, désireraient que, pour
diminuer les fatigues auxquelles elles se sont géné-
reusement soumises, une souscription à domicile fut
ouverte chez l'une d'elles.

C'est pour ce motif qu'une souscription est ouverte
chez Mme. Viglezzi, rue Rincon.

AVIS.

HOPITAL FRANCAIS.

L'hôpital a besoin d'une compagnie
de quarant hommes d'ambulance.
Ils auront exactement les mêmes
droits que les légionnaires, à dater
de leur engagement. Les Français
qui voudraient en faire partie n'ont
qu'à se présenter à l'hôpital, rue de
Sarandi près le marché où le direc-
teur leur fera connaître les condi-
tions.

On trouvera à l'imprimerie du
Patriote réunis dans une seule

feuille la *Marseillaise*, le *Chant
du Départ*, le *Veillons au salut de
l'Empire* et la *Parisienne*.

AVIS.

On vient d'imprimer, à l'imprimerie de la
Charité, un ouvrage intitulé :

INSTRUCTIONS D'INFANTERIE,

qui comprend celle des recrues, le manuel des
guides, et la tactique des éclaireurs; extraits
de la dernière édition de Valence, avec 29 gra-
vures lithographiques, qui indiquent les signes
du commandement avec l'épée ou la canne.

Il se vend à ladite imprimerie, et chez Dome-
nech ou chez Varela, place de la Constitution

CHIEN PERDU.

Un chien de six mois, poil long et blanc,
oreilles rouges, le dessous du cou rasé. La per-
sonne qui le ramènera, rue de Cerrito n° 152,
ou qui pourra donner connaissance de la per-
sonne qui le retient, recevra une bonne récom-
pense.

AVIS.

Celui qui aurait un billard et voudrait le
louer, avec tous les ustensiles nécessaires, peut
s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos-
Ayres n° 232 et 231.

M. le capitaine de *l'Égrette*, est prié de pas-
ser au bureau du *Patriote*, pour s'effirer qui le
concerne.

AVIS A NOS SOUSCRIPTEURS.

Le *Repartidor* du *Patriote* étant changé, nous
prions ceux de nos souscripteurs qui n'auraient
pas reçu le journal depuis deux jours, de vou-
loir bien adresser leurs réclamations au bureau
du journal.

Le sieur Lametz, armurier, fait savoir aux
Volontaires de la légion qu'ils trouveront chez
lui des couteaux-sabres de sa confection, di-
versés à propos et à un prix modéré. Rue de
25 Mai, n°

AVIS A MES COMPATRIOTES

Et aux défenseurs de la liberté.

A dater de ce jour, lorsque la lé-
gion prendra les armes, il y aura
un dépôt d'armes, de gibernes et de
munitions, au bureau de l'Etat
Major pour tous ceux qui, n'a-
yant pas pris les armes, voudraient
concourir à la défense de la noble
cause à laquelle nous nous sommes
dévoués pour protéger nos vies, cel-
les de nos familles et conserver un
bien être acquis avec tant de pei-
nes et de travaux.

Le colonel des Volontaires Français,

THIEBAUT.

L'abbé Desombres, dont les services, comme
aumônier du régiment des Volontaires Fran-
çais, ont été agréés par le chef du corps et
confirmés par l'autorité locale et ecclésiasti-

que, a l'honneur d'annoncer à ses frères d'ar-
mes que, pour tous les secours spirituels de sa
compétence, comme aussi dans l'exercice des
devoirs dont il s'est chargé, il est, dès ce mo-
ment, à la disposition de toutes les familles,
dont les chefs auront pris les armes pour une
cause aussi sainte que nationale.

S'adresser à l'hôpital de la Charité, où de-
meure M. l'aumônier, et, dans le cas où il ne
se trouverait pas chez lui, laisser une adresse
au bureau de l'intendance, qui se trouve à
main gauche, en entrant dans la cour de l'hô-
pital.

ARMES DE CHASSE et DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les ama-
teurs que nous avons vu, chez M. Domingue
Costo séné, maison Lavalleja, des fusils de
chasse et de guerre, au moyen desquels on peut
tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen
d'un procédé ingénieux ces fusils qui se char-
gent par la culasse, se chargent comme les
fusils ordinaires dans le cas où l'on manquerait
de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus éle-
vés que ceux à système ordinaire.

M. Viglezzi, ex-capitaine d'état-major, pas é
capitaine de la compagnie d'ambulance pro-
les personnes qui voudront faire partie de la-
dite compagnie, de vouloir bien se faire inscri-
re au bureau de l'économiste à l'hôpital français.
VIGLEZZI.

Avis de la Salle de Commerce.

Le directeur de la Salle de Commerce fait
savoir au public que les packets entre Monte-
vidéo et Buenos-Ayres, ayant perdu la qua-
lité, et se trouvant désormais considérés
comme navires marchands, les signaux de sor-
tie ne se feront plus comme antérieurement,
mais seulement sur l'ardoise, et lorsqu'ils se
feront aviser, ils mettront, comme navires
marchands, les pavillons de leur nation. Le
packet anglais sera le seul qui sera signalé
comme auparavant.

Les lettres de non souscripteurs ne seront
admissibles, pour le départ, qu'avec un paiement
de 6 vintins pour chacune.

Le Directeur,

J. ROSQUILLAS.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue
Sarandi, autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir
les personnes qui désireraient apprendre la
grammaire française et l'espagnole, l'arithmé-
tique, la géographie, l'histoire, etc., qu'elles peu-
disposer de quelques heures pour donner des
leçons particulières à domicile ou chez elle.
Les succès qu'obtiennent tous les jours les élé-
ves de ces dames, dans leur institution, leur
sont un sûr garant de la confiance qu'on vou-
dra bien leur accorder, confiance qu'elles s'ef-
forceront de mériter de plus en plus.

AVIS.

Maison Honoré Gasparin, platero, rue
del Rincon, on achète or, vio ux, argent
et cuivre.

Le Gérant Jb. REYNARD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jb. REYNARD.